

Quand **la Nature**
s'invite **au Musée national**
de **Beyrouth**

Écrit par Annie Doucet Zouki

Illustré par Rosi Junghi



© Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction sont réservés pour tous pays.

Éditions Dergham
www.dergham.com

ISBN : 978-9953-579-97-9

Préface

La démarche d'Annie Doucet Zouki est peu conventionnelle. L'universitaire qu'elle est persiste à écrire pour les jeunes. Ses textes sont peu alourdis par le jargon universitaire sans sacrifier la précision, et une certaine sobriété, loin de l'exagération et la grandiloquence, dans la glorification de notre héritage, auxquelles nous sommes, malheureusement, habitués. Ils sont d'une surprenante densité, d'une accessibilité inégalable et d'une remarquable clarté. Son nouveau livre, une agréable surprise sur plus d'un plan, nous propose une « drôle de visite » de notre Musée national. Elle est appelée à éveiller notre curiosité intellectuelle dans la redécouverte des monuments et autres objets par un regard neuf et informé sur les représentations de la faune et flore qu'on y trouve.

D'aucuns pourraient apprécier dans son ouvrage son initiation à la bio-archéologie, mais son intention est autre: la poursuite de nouveaux chemins, par son infatigable pédagogie. Elle tient à partager sa connaissance du patrimoine libanais dans un style limpide et divertissant, avec des jeunes qui n'ont pas toujours les outils ou la motivation nécessaires pour l'approcher.

En mettant sa connaissance à la portée de tous, adultes, jeunes et moins jeunes, elle témoigne de son attachement à notre pays et au bien commun des Libanais.

Je rejoins ses amis et lecteurs pour lui dire ma reconnaissance.

TAREK MITRI

Introduction

Voici donc ce « drôle de guide » annoncé dans le livre pour pré-adolescents intitulé *Drôle de visite du Musée national de Beyrouth* (éd. Dergham Jeunesse).

Pourquoi ce terme « drôle » employé ici dans « drôle de visite », « drôle de guide » ? C'est tout simplement pour qualifier quelque chose de non-conventionnel, voire de loufoque, comme tout ce dont les jeunes raffolent. Il va sans dire que présenter les œuvres d'art et objets exposés au musée qui, rappelons-le, ont tous été trouvés sur le sol libanais et forment donc le socle du patrimoine national à faire découvrir à ces nouvelles générations, est chose sérieuse. Mais la démarche pour aborder cette présentation, est la leur, sollicitant leur sens aigu de l'observation du plus petit détail, leur promptitude

à l'émerveillement et aussi à la dérision pour ensuite seulement, saisir l'œuvre dans son ensemble, son style, son époque...

Mais alors, qu'en est-il des autres – adultes, accompagnateurs et parents de ces jeunes – à qui cet album est précisément destiné? À eux aussi de se prendre au jeu du « plus curieux » à l'instar de leurs enfants, de détecter tel ou tel détail sur une sculpture et de pouvoir répondre du tac au tac à l'injonction: « Eh! Papa, t'as vu...? Regarde là et là aussi... et dis-moi, oui, dis-moi... ». C'est d'ailleurs l'ambition de ce *vade-mecum**.

Voici donc une invitation pour programmer, à partir du circuit habituel à travers les trois étages du musée, une balade ludique, avec ce regard décalé à la recherche des multiples détails gravés, sculptés, ciselés, moulés, peints ou en mosaïque sur ces monuments (au sens premier du terme, à savoir *ce qui reste*). Détails qui interpellent, avec – ou non – un double sens, connu des Anciens mais perdu ou occulté depuis.

Ce livre, intitulé *Quand la Nature s'invite au Musée national de Beyrouth*, se présente sous la forme d'un abécédaire répertoriant les éléments de faune et de flore traités de différentes manières sur toutes sortes de support (pierre, métal précieux, bronze, stuc...). De fait, omniprésents dans cet

* Les astérisques renvoient au *Glossaire* en fin d'ouvrage.

admirable musée, animaux et végétaux sont là pour célébrer la vie et la mort, voire la vie dans l'au-delà, préoccupation primordiale de l'homme qui a sous-tendu de manière récurrente les mythes à travers les différents siècles de l'Antiquité proche-orientale. Et l'actuelle scénographie du musée, signée de l'architecte mondialement connu J.-M. Wilmotte, de faire l'éloge de la Nature, avec son corollaire, la peur et ses monstres. Dionysos, dieu de la vigne dont le chapiteau allégorique trône mais aussi interpelle à l'entrée du musée, n'est-il pas accompagné de ses silènes, de ses faunes à l'allure et au comportement étranges et surtout de Pan (d'où dérive le mot *panique*!) ? Car la nature antique était loin d'être dominée, domestiquée, et les Anciens, à la sensibilité exacerbée face aux influences cosmotelluriques dont ils savaient peu ou prou capter les messages, ont toujours manifesté un sens profond du sacré d'où cette crainte respectueuse vis-à-vis des choses de la Nature.

La seconde remarque, avant de partir à la découverte des exemples cités ci-après, concerne l'Art qui marque les trésors sélectionnés et exposés dans ce musée. Quelles que soient les époques (proto-phénicienne, phénicienne, égyptienne, perse, assyrienne, grecque, hellénistique, romaine, byzantine...) séparées par des siècles, voire des millénaires les unes des autres et les influences diverses inhérentes à l'Histoire de la région, ces artefacts

montrent tous un souci du détail réaliste mêlé de sensibilité, dans la représentation de la faune et de la flore – puisque tel est le thème de ce livre –, ce qui est tout à l'honneur de ces maîtres d'œuvre, créateurs autochtones des temps anciens.

La troisième remarque concerne la conception et l'utilisation de cet album. Les objets choisis, mentionnés par ordre alphabétique, doivent être repérés dans les différents étages du musée. Aussi, pour faciliter le « jeu », à chaque rubrique correspond un numéro (-1 = sous-sol ; 0 = rez-de-chaussée ; 0 bis = salle Maurice Chéhab ; +1 = 1^{er} étage).

La lettre A indique le côté droit du musée et la lettre B, le côté gauche par rapport à l'entrée principale. Cependant, le musée faisant partie du Conseil international des Musées est appelé à prêter, avec toutes les précautions requises, certains de ses trésors pour des expositions temporaires organisées par les musées étrangers qui en font la demande. Aussi ne faudra-t-il pas s'étonner si certaines pièces indiquées dans le livret manquent au moment même de la visite. Elles réapparaîtront plus tard et ce sera alors l'occasion d'une autre visite au musée afin de les admirer, peut-être avec un autre regard.

Et dernier point, la liste n'étant pas exhaustive, loin s'en faut, alors, par jeu, à vous d'utiliser les pages blanches mises à la disposition du lecteur-acteur en fin de livre. Car le « jeu » doit continuer !

ACANTHE

étage : (0)

Plus que par ses fleurs blanchâtres veinées de pourpre disposées en épi porté par un long pédoncule duveteux, c'est par ses feuilles, grandes et irrégulièrement décou-



pées que cette plante est renommée. Leur beauté en a fait en architecture grecque un ornement caractéristique du *chapiteau corinthien* dès le V^e siècle av. J.-C. .

À l'entrée du musée (0), arrêtons-nous devant l'extraordinaire chapiteau corinthien en marbre de l'époque romaine, provenant d'un des temples des contreforts de la Béquaa (Bostan el-Khan-Baalbek). Dans une véritable dentelle de pierre avec ses guirlandes ajourées, les feuilles d'acanthé se détachent

nettement du corps central, ce qui en fait l'originalité. Le reste de la décoration est à l'avenant, intéressant à plus d'un titre (*voir la rubrique VIGNE*). Ici, il nous faut noter qu'une telle œuvre d'art suppose bien évidemment des commanditaires éclairés. Et de fait, la Béquaa comptait, à l'époque romaine, de riches propriétaires terriens, mécènes potentiels. Déjà, sous Auguste, les vétérans de ses deux légions préférées, la Gauloise et la Macédonienne, avaient été placés là, en récompense. Et la Béquaa, cette plaine intérieure toute en longueur dont une grande partie était restée en temps d'insécurité, marécageuse, est alors devenue, du fait des travaux collectifs de drainage rendus possibles grâce à un pouvoir central fort, la fameuse *Coela Syria*, un des greniers à blé de Rome, tant la terre est fertile et donc à rendements avantageux.

AIGLE

étages : (0 bis) ; (0 A)

Si le faucon, l'oiseau divin de l'Égypte ancienne, a hanté le ciel et l'imaginaire des dynasties pharaoniques du II^e millénaire av. J.-C. (*voir la rubrique FAUCON*), c'est bien l'aigle, l'oiseau de Zeus-Jupiter, l'un des plus grands de l'avifaune qui, dès l'époque

hellénistique puis romaine, s'est retrouvé doté d'une charge symbolique très forte.

Avec ses formes robustes, ses longues et larges ailes dont l'envergure peut atteindre les trois mètres, son regard perçant, son bec de rapace fort et recourbé, ses pieds emplumés aux doigts armés d'énormes serres, l'aigle impérial, *Aquila heliaca*, a de tout temps subjugué par son vol puissant et soutenu à très haute altitude. D'où son assimilation au soleil. Et, nous le verrons, le pas sera franchi pour donner l'équation : aigle = soleil = empereurs romains des II^e et III^e siècle ap. J.-C. .

Plusieurs représentations de l'aigle, et non des moindres, sont visibles au musée. Tout d'abord, place à la mythologie gréco-romaine où l'aigle est la métamorphose de Jupiter lui-même, dans l'épisode de l'enlèvement de Ganymède. Ganymède est ce jeune berger d'une surprenante beauté, enlevé par un Jupiter-Aigle épris, mais réprimandé pour cet acte par l'assemblée des dieux qui garderont alors auprès d'eux ce mortel en tant qu'échanson, chargé de leur servir nectar et ambrosie en ces lieux éthérés... Deux mosaïques en (0 bis) s'en font l'écho. Pour l'une, c'est l'*emblema** entière du tableau ; pour l'autre, c'est une des six représentations des métamorphoses du dieu usant de ce stratagème pour séduire un ou une mortelle (*voir la rubrique* CYGNE).

Selon les Anciens, l'aigle est aussi le messager qui porte au ciel les âmes héroïques libérées des

corps. Aussi l'aigle était-il tout désigné pour être le véhicule de l'ascension au ciel des empereurs romains. Et l'oiseau divin, symbole solaire, symbole céleste, de devenir l'emblème de ces empereurs qui rêvaient de côtoyer les dieux et plus...

Tel l'empereur Septime Sévère dont le musée présente la tête sculptée, coiffée d'une couronne de laurier décorée d'un médaillon à motif d'aigle. Cette sculpture a été trouvée à Tyr, élevée au rang de colonie romaine en 194 ap. J.-C. par la volonté même de cet empereur. Celui-ci, né à Leptis Magna en Libye, d'ascendance gauloise, féru d'astrologie et sensible à la position des étoiles dans son horoscope, avait eu pour épouse Julia Domna, fille du grand prêtre du soleil d'Émèse qui deviendra elle-même une figure de la *Dea Syria*. Le motif de l'aigle-soleil est donc, précisément ici, loin d'être anodin!

Par ailleurs, une sculpture très intéressante mais abîmée en son extrémité est à observer en (0 bis). Elle montre un aigle grandeur nature (80 cm) aux ailes abaissées, tenant dans son bec ce qui peut être soit une couronne de laurier soit un serpent aux écailles proéminentes. Dans le premier cas, il s'agit de l'illustration funéraire de l'aigle messager portant aux nues (au sens propre et figuré) l'âme bien née. C'est un symbole d'éternité. Suivant la seconde interprétation, c'est la représentation du combat entre l'aigle et le serpent, qui appelle une lecture zodiacale. De fait, malgré les premières apparences, l'aigle va engager

une lutte perdue d'avance contre le serpent de la nuit. Ce qui correspond au dernier quart de l'année qui va de l'équinoxe* d'automne (symbolisé par l'aigle) au solstice* d'hiver (signe du Serpent).

À l'instar de leurs empereurs vénérés, les légions romaines ont arboré sur leur enseigne, une aigle (à l'orthographe héraldique), représentée de face, la tête tournée de profil à dextre* ou à sénestre*, aux ailes éployées* ou abaissées. Sur le pilier commémoratif de Qartaba (0 A), les bustes de deux couples sculptés en haut relief sont dominés par une aigle aux ailes ouvertes. Il est à noter que ce monument mêle l'influence romaine (les bustes telles les images d'ancêtres, étant présentés sur des socles) et la tradition locale, avec les coiffes singulières des femmes, mais aussi avec la fleur solaire, signe de reconnaissance des autochtones (*voir la rubrique FLEUR SOLAIRE*).

BÉLIER

étages : (0 bis) ; (0 A)

Y a-t-il aussi en (0 bis) un bélier représenté dans la mosaïque du *Bon Pasteur* (Jnah, V^e siècle ap. J.-C.) qui montre, comme le veut la légende dorée, tous les animaux de la Création alors en parfaite harmonie, regroupés autour du Berger céleste? À chercher

(en haut à droite) dans ce foisonnement d'animaux représentés de manière fort précise par le mosaïste qui a su manier avec dextérité et art les multiples tesselles de pierre.

De fait, dans cette région proche-orientale, il y a plusieurs sortes de moutons. Si le mouton à cornes torsadées horizontales a longtemps été représenté dans les textes hiéroglyphiques égyptiens, c'est surtout le mouton du Fezzan, *Ovis aries paleoatlanticus*, le mouton à cornes enroulées, qui a été un sujet de sculpture devenu courant dès la période grecque et hellénistique. Ses cornes dessinant par leur incurvation comme un disque solaire l'ont fait assimiler au soleil, autrement dit au dieu suprême, Amon-Râ. On pourrait ainsi en voir les protomés* en demi-bosse sur les arêtes de la cuve – si elle n'était pas si abîmée – du sarcophage (époque romaine) situé à l'extérieur du musée (0). C'est la transposition en statuaire du dieu-bélier à quadruple face, avatar d'héritages lointains, avec son rôle primordial, et dans l'espace et dans le temps, puisque d'une part, il montre les quatre directions de l'espace et d'autre part, il domine le signe zodiacal du Bélier, signe du début et résumé du cycle annuel.

Plus intrigante est la figure humaine sur la ceinture au milieu des rostres* de la cuirasse de l'empereur Hadrien (0 A) : visage à la barbe fournie – mais

n'est-ce pas Hadrien lui-même qui a voulu mettre au goût du jour, le port de la barbe à la mode grecque antique? – et à la chevelure bouclée où se perdent les deux cornes de bélier enroulées, portées à la manière d'Alexandre le Grand. En effet, cette sculpture en demi-bosse est là pour rappeler le rôle du dieu Amon-Râ qui, par l'oracle de Siwas-Ammon (oasis situé dans le désert nord-occidental de l'Égypte), avait prédit au conquérant Alexandre venu tout exprès le consulter, son grand destin de dominateur du monde. Aussi, depuis, chaque empereur était-il enclin à recueillir pareille sentence et à accueillir pareille réalisation du destin...

BOMBYX

étage: (-1)



«Un bombyx, un *bombyx mori*, au musée?», questionnez-vous, étonné(s). «Au musée?», insistez-vous, posant alors l'interrogation de probabilité d'«éducation» (tel est le terme adéquat) de vers à soie et donc de production de soie locale dès l'Antiquité dans cette région du monde, sans attendre les épopées nestoriennes aux épilogues surprenants du temps de l'empereur Justinien (V^e siècle ap. J.-C.). De fait, il faut savoir que le problème n'a pas tant

été le transport des graines (ou œufs), sans toutefois minimiser les énormes obstacles inhérents à l'entreprise, que celui de l'alimentation du ver à soie, les feuilles ingurgitées des mûriers indigènes donnant une soie jaune et non pas blanche et étincelante comme celle de Chine.

Deux représentations de ce papillon sont à repérer en (-1). L'une sur une stèle recouverte d'un enduit à fresque, montre le dessin aux couleurs pâles d'un papillon sortant de son cocon (I^{er} siècle ap. J.-C.). L'autre, sculptée en ronde bosse, est de petite dimension (2 cm de long) par rapport à l'ensemble sur lequel le papillon est posé. Il s'agit du splendide sarcophage provenant de Sidon (II^e siècle ap. J.-C.), admiré, à juste titre, pour le bas-relief représentant un gros navire marchand gréé et voguant sur les flots, avec sa poupe en col de cygne et sa proue dotée d'une lame métallique, son mât central portant la grand-voile surmontée d'une voile triangulaire et en avant une voile plus petite sur un mât incliné. Mais, pour le sujet, il s'agit d'observer, dominant l'ensemble, une volute entourant quatre fleurs, deux grandes au centre et une plus petite de chaque côté du ruban. Et au-dessus, la figuration du bombyx, légèrement endommagée, indice du précieux chargement du vaisseau : s'agissait-il de soieries ou bien même de

cocons? En tout cas, le propriétaire du sarcophage a ainsi rendu gloire à celui-là même, à l'origine de sa fortune.

Le bombyx est donc ce papillon sans élégance au corps plus gros que ses ailes, comme la sculpture le montre en (-1), fripées, blanchâtres, à la vie éphémère qui dure juste le temps de l'accouplement et de la ponte des œufs ou graines. Ces fameuses graines pour l'obtention desquelles des aventuriers ont risqué leur vie afin de les rapporter en leur pays et commencer l'éducation des vers à soie. C'est d'ailleurs dans sa dernière métamorphose que la chenille de ce papillon, avide de feuilles de mûrier, va mériter son appellation de ver à soie en sécrétant un fil ou une bave, dans lequel lentement, avec application, elle s'enroulera en un cocon d'où sortira un long fil blanc, soyeux, solide, telle une fibre magique, obtenue, faut-il le rappeler, sans filage. Une merveille de la nature, point de départ pour des créations textiles vibrantes de lumière, tellement recherchées et fleuron du commerce phénicien renommé pour ses transactions audacieuses et lointaines basées sur des produits de luxe rares et chers (tissus teints en pourpre, textiles vaporeux et dorés en byssus*, verrerie, orfèvrerie mais aussi, pour l'exemple présent, des soieries dignes de rois et de princesses...).

CANARD

étages : (0 bis) ; (+1 A)

De la dizaine d'espèces de canards connues dans l'Antiquité, on peut au moins en repérer la représentation de deux ou trois dans ce musée.

En (0 bis), il s'agit d'un canard pilet, *Anas acuta*, et d'un canard colvert, tous deux figurant sur la mosaïque dite du *Bon Pasteur*, trouvée à Jnah (sud de Beyrouth), datant de la fin du V^e siècle ap. J.-C.. Les tesselles en pierres de couleur ont permis au mosaïste de produire un dessin précis du volatile (plumes, palmes...). On peut y associer la réalisation des motifs de pintade et autres volailles.

Le second exemple (+1 A) est fourni par un objet en ivoire, une pyxide d'une vingtaine de centimètres, sculptée en forme de canard souchet, *Spatula clypeata*, reconnaissable à son large bec aplati. Sa silhouette élégante avec son long cou formant le



corps de l'objet, penchée sur ses canetons juchés sur le couvercle, a été utilisée pour réaliser cette boîte à fards. De ce modèle trouvé à Kamid el-Loz (Béqaa-sud), datant du XIV^e siècle av. J.-C., il se dégage une impression de tendresse, comme un instantané de vie entre une mère cane et ses petits. Aussi comme pour les autres œuvres en ivoire représentatives de l'art cananéno-phénicien, est-on loin de l'art hiéroglyphique d'Égypte de cette même époque.

CÈDRE

étage : (0 B)

Comme un hommage à ce qui a été, depuis des millénaires, la particularité du Liban et sa suprême richesse, convoitée, pillée, vendue, échangée ou protégée, siège à l'entrée du musée une énorme portion de tronc de cèdre à large circonférence dont les multiples anneaux de croissance attestent de son âge vénérable. Clin d'œil aux visiteurs d'aujourd'hui puisque lui seul peut se targuer d'avoir été le témoin de toutes ces civilisations qui se sont succédé sur le sol libanais et dont le musée présente quelques monuments (au sens premier)...

De la grande famille des Pinacées, le cèdre du Liban est l'une des quatre espèces laricoïdées du

genre *Cedrus*. Trois d'entre elles dont le *Cedrus Libani*, sont originaires du pourtour de la Méditerranée, la quatrième s'étalant dans la partie occidentale de l'Himalaya.

C'est un arbre majestueux, au tronc massif qui peut atteindre, pour les plus vieux spécimens, quinze mètres de circonférence pour une hauteur de quarante mètres. Dans les forêts résiduelles qui peuplent la montagne libanaise vers 2 000 mètres d'altitude, on distingue les cèdres au tronc divisé à la base en grosses charpentières verticales avec les branches horizontales régulièrement étagées qui s'étalent jusqu'à une cime horizontale en forme de grand chapeau aplati. À ce port tabulaire imposant, les bûcherons de toutes les époques ont toujours préféré les cèdres au port élancé avec des branches latérales moins étalées et un houppier conique terminé par une flèche verticale. Quant aux cèdres-chandeliers, ils présentent près de leur base de grandes branches verticales parallèles, leur cime en leur jeune âge ayant été écrasée par le poids de la neige. De fait, la haute altitude et la latitude de leur habitat induisent des conditions climatiques extrêmes, soit des étés chauds et secs et des hivers rigoureux et enneigés. Et les cèdres, profondément enracinés, de résister et capables d'atteindre, pour un arbre, des records mondiaux de longévité (3 000 ans), s'il n'y avait eu l'intervention des demi-dieux et des hommes...

Mais voilà, dès la plus haute Antiquité, c'est la quête sans merci de ce bois aux qualités exceptionnelles, déclaré indispensable aux besoins des pharaons d'Égypte, des envahisseurs assyriens, des souverains perses, des empereurs romains, byzantins... sans citer les suivants.

Commençons par mentionner le texte le plus ancien du III^e millénaire av. J.-C., retrouvé en partie dans l'antique bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive. Est relatée l'épopée de Gilgamesh, ce jeune roi de Sumer qui, avec son ami Enkidou, marchera jusqu'à la forêt sacrée du Liban, gardée par le géant terrifiant Houmbaba, afin de s'emparer des cèdres. Il leur faudra vaincre, mourir et ce sera le point de départ d'un parcours initiatique pour ce héros qui cherche l'immortalité. Récit épique montrant l'envie quasi furieuse suscitée par cette cédraie si abondante aux longs fûts, à exploiter, à couper, à transporter. De fait, tel a toujours été le but des conquérants qui considéraient le bois de cèdre comme butin de guerre inestimable et prioritaire. Et c'est ce qu'illustre le bas-relief (musée du Louvre, Paris) dont on voit ici la reproduction photographique (0). Il figure le transport des grumes de cèdres sur l'Euphrate pour le compte du roi assyrien Sargon II (fin du VIII^e siècle av. J.-C.). C'est le même scénario pour les rois suivants qui, cherchant en premier lieu à plaire à leurs dieux qui

les soutiendront dans leurs conquêtes, destinent ce bois précieux à la senteur exquise aux édifices religieux (poutres, colonnes, autels...). C'est d'ailleurs la même motivation suivie par Salomon, le roi des Hébreux, qui traite avec Hiram, le roi de Tyr (VIII^e siècle av. J.-C.) pour que ce dernier construise et embellisse le Temple de Jérusalem. De même, vers 520 av. J.-C., pour le reconstruire, les Hébreux négocient avec les Sidoniens. Et c'est le savoir-faire de ces derniers en matière de construction navale à base de cèdre associé au chêne, au genévrier et au cyprès, qui sera exploité par les Perses au temps des guerres médiques (V^e siècle av. J.-C.) et avant eux par les Égyptiens pour leurs différents périple d'exploration.

C'est surtout avec l'Égypte que les Phéniciens mèneront longtemps leur fructueux commerce. De fait, le bois de cèdre est un produit de luxe. Certes, la beauté du bois et sa finesse de grain permettant un polissage minutieux ont été mises en valeur dans les constructions architecturales des temples et des palais, mais aussi pour le décor des murs et des plafonds, le mobilier, les sarcophages... Surtout ce bois précieux imputrescible est ce matériau de choix recherché pour ce qu'il y a de plus sacré pour les Égyptiens, à savoir la construction des barques solaires d'Amon. Ne s'agissait-il pas de transporter, au lever du soleil, la statue-demeure du dieu

Amon-Râ lui-même (*voir la rubrique BÉLIER*)? Quel bois autre que le cèdre aurait pu convenir à une telle opération (d'où les tablettes amarniennes montrant l'urgence et la nécessité de satisfaire au plus vite la demande de Pharaon)? Par ailleurs, les Égyptiens ont très tôt utilisé l'huile de cèdre dans leur pharmacopée. La cédrie, sorte de goudron à l'odeur forte, était employée lors des embaumements rituels, pratique largement répandue jusqu'à l'époque hellénistique tant pour les humains que pour les animaux sacrés (chiens, chats, crocodiles...). C'est dire le nombre de troncs de cèdres utilisés à cette fin.

L'époque hellénistique avec ses bâtisseurs et ses conquérants n'est pas en reste. L'opulence des forêts d'alors attire. Ainsi des quantités considérables de cèdres ont-elles été coupées, répondant à la demande des chantiers navals de la côte à l'activité incessante.

On réalise donc que l'exploitation des forêts de cèdres de la montagne libanaise est devenue de plus en plus intense au cours des millénaires jusqu'à provoquer, au II^e siècle ap. J.-C. soit en 140 ap. J.-C., sur l'ordre de l'empereur Hadrien, soucieux d'améliorer la gestion socio-économique de l'Empire romain dont il a la charge, la mise en place de règlements d'exploitation des différentes essences : celles réservées à l'État (les *IV arborum genera*) et celles

laissées aux coupes des particuliers. Évidemment, le cèdre, *Cedrus Libani*, mais aussi le sapin de Cilicie, *Abies Cilicia*, le genévrier élevé, *Juniperus excelsa* et peut-être avec lui le cyprès commun, *Cypressus*, le chêne, *Quercus curris*, ainsi que le mystérieux *Ash* (indéterminé) relevaient du monopole impérial. Certes, cette initiative devait limiter un tant soit peu la dégradation du couvert végétal déjà bien prononcée en cette fin de période antique, mais pour quel devenir ?





Glossaire

Anthropoïde (du grec: *anthropos*=homme): de forme humaine.

Apotropaïque: qui sert à conjurer le mauvais sort.

Bachique (orthographié avec un seul *c*): consacré à Bacchus (orthographié avec deux *c*).

Byssus: fil aux reflets d'or, cette « soie de mer » est sécrétée par le mollusque du coquillage bivalve *Pinna*, commun en Méditerranée orientale.

Canicule (du latin: *canis, canis*=chien): période la plus chaude de l'année, quand brille l'étoile du Chien, c'est-à-dire Sothys (ou Sirius).

Chthonien (du grec *khthôn*=terre): venant des profondeurs de la Terre.

Dextre (à): à droite.

Emblema: mot latin employé pour désigner le tableau central d'une mosaïque.

Éployé: ouvert, développé.

Équinoxe (du latin : *æquus, a, um* = égal ; *nox, noctis* = nuit) : le jour est égal à la nuit soit aux deux dates (21 mars et 23 septembre de notre époque).

Ex-voto (n. m. invariable, de l'expression latine *ex voto* = à la suite d'un vœu) : stèle ou objet dédié à une divinité dans l'espoir ou en remerciement de l'accomplissement d'un vœu.

Fresque: technique de peinture murale, à base de pigments mêlés à la chaux.

Héliaque (du grec *Helios* = le soleil) : adj. se dit d'un lever ou d'un coucher d'un astre par rapport au soleil.

Héliopolitain (du grec *Helios* = soleil ; *polis* = la cité) : de Héliopolis, c'est-à-dire Baalbek à l'époque hellénistique.

Hippopotame (du latin : *hippo* = cheval ; du grec : *potamos* = fleuve) : énorme mammifère des marais.

Hypogée (du grec : *hypo* = sous ; du grec : *gê* = terre) : souterrain.

Iliade (du nom Ilion = Troie) : poème épique en 24 chants attribué à Homère (VIII^e siècle av. J.-C.). Le thème est celui de la guerre de Troie, opposant les Achéens aux Troyens, le déclenchement ayant été l'enlèvement de la belle Hélène par Pâris, fils de Priam, roi de Troie.

Lotiforme (de lotus) : en forme de lotus.

Lupercales (du latin-grec : *lupus-lycos* = loup, symbole solaire) : anciens rites cultuels de nouveau célébrés à Rome sous le règne d'Hadrien.

Mosaïque: art employant des tesselles, petits morceaux de pierre de différentes grandeurs et couleurs, afin de réaliser des tableaux formant des panneaux de vastes dimensions.

Nécropole (du grec: *necros* = mort; du grec: *polis* = ville): cité des morts, cimetière.

Ouranien (du grec: *Ouranos*): du nom Ouranos (ou Uranus), le dieu primordial du Ciel, des vents et des tempêtes.

Palestre: gymnase antique où se pratiquaient les sports d'adresse et de force.

Papyriforme (de papyrus): en forme de papyrus.

Protomé (du grec: partie antérieure): motif décoratif formé par un buste ou une tête d'animal.

Rostre: éperon de navire; ornement en forme de rostre.

Sempervirent (du latin: *semper* = toujours; *virens, tis* = vert, verdoyant): toujours vert.

Sénestre (à): à gauche.

Solstice (du latin: *sol* = soleil; *stare* = s'arrêter): jour où l'éclairement diurne est le plus long ou le plus court de l'année. Le soleil est alors le plus haut ou le plus bas dans le ciel par rapport à l'horizon aux deux dates extrêmes (21 juin et 22 décembre de l'époque actuelle).

Vade-mecum (expression latine signifiant: *viens avec moi*), mot invariable: livre de poche rendu indispensable.

Bibliographie

- AUCHER, M.-L. (2003) : *L'homme sonore*, éd. Hommes et Groupes, Paris, 94 p.
- BLAS DE ROBLÈS, J.-M. ; PIERI, D. ; YON, J.-B. (2004) : *Vestiges archéologiques du Liban*, Edisud / Librairie Antoine, Beyrouth, 214 p.
- BOUSTANY, H. (2007) : *Les Cananéens-Phéniciens. Peuple et terres*, éd. Aleph/Ad-Da'irat, Beyrouth, 255 p.
- BRETON, J.-F. (1980) : *Les inscriptions forestières d'Hadrien dans le Mont Liban*, Institut français d'Archéologie du Proche-Orient, Paul Geuthner, Paris, 92 p.
- BROSSE, J. (2004) : *Mythologie des arbres*, Petite Bibliothèque Payot, n° 161, Paris, 437 p.
- CHEVALIER, J. ; GHEERBRANT, A. (1991) : *Dictionnaire des symboles*, éd. R. Laffont, Paris, 1060 p.
- DESROCHES NOBLECOURT, C. (2006) : *Le fabuleux héritage de l'Égypte*, SW-Télémaque, Paris, 334 p.

- DEVAMBEZ, P. et autres (1966): *Dictionnaire de la civilisation grecque*, éd. F. Hazan, Paris, 500 p.
- DOUCET ZOUKI, A. (2011): *Le monde merveilleux de la soie à Bsous*, Dergham Jeunesse, Beyrouth, 43 p.
- DOUMET, J. (1994): *Étude sur la couleur pourpre ancienne*, Librairie Orientale, Beyrouth, 60 p. et pl.
- DOUMET-SERHAL, C. ; MAÏLA-AFEICHE, A.-M. ; RABATE, A. ; EL-DAHDAH, F. (sans date): *Pierres et Croyances. 100 objets sculptés des Antiquités du Liban*, éd. Direction Générale des Antiquités, Beyrouth, 207 p.
- FÉVRIER, J. G. (1948): *Histoire de l'écriture*, Paris, 560 p.
- FORTIER, A. (2013): *Bestiaire de l'Égypte*, éd. Circonflexe, Paris, 48 p.
- FRENCH, K. L. (2012): *La géométrie cachée de la vie. Science et spiritualité de la nature*. éd. Vega, Paris, 240 p.
- HOMÈRE (2014): *Iliade* (dont le Chant XXIV) éd. et traduction de M. Meunier, Livre de Poche, Paris, 574 p.
- JEAN, G. (1987): *L'écriture, mémoire des hommes*, éd. Découvertes Gallimard, Paris, 224 p.
- JIDEJIAN, N. (1986): *Le Liban. Ses dieux, ses mythes et ses légendes racontées et illustrées par les monnaies*, Dar el-Machreq, Beyrouth, 108 p.
- JIDEJIAN, N. (2002): *Beyrouth à travers les âges*, Librairie Orientale, Beyrouth, 252 p.
- JIDEJIAN, N. (2009): *Les sarcophages anthropoïdes du Musée national*, Beyrouth, 16 p.
- JOURDAN-HEMMERDINGER, D. (1982): «Atomisme et pythagorisme phéniciens aux origines des théories et des notations de la musique», pp. 47–57, in *Le livre et le Liban*, sous la direction de C. Aboussouan, Beyrouth.

- LACARRIÈRE, J. (2001) : *Dictionnaire amoureux de la Grèce*, Plon, Paris, 597 p.
- LAFFITE, R. (2001) : *Héritages arabes. Des noms arabes pour les étoiles*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 272 p.
- MARQUÈS-RIVIÈRE, J. (1985) : *Histoire des doctrines ésotériques*, éd. Payot, Paris, 364 p.
- MOUTERDE, R. s.j. (1966) : *Nouvelle Flore du Liban et de la Syrie*, 3 tomes, 3 atlas, L'Imprimerie catholique, Beyrouth.
- MOUTERDE, R. s.j. (1970) : *Regards sur Beyrouth phénicienne, hellénistique et romaine*, L'Imprimerie catholique, Beyrouth, 57 p.
- NOUGAYROL, J. ; AYNARD, J.-M. (1965) : *La Mésopotamie*, coll. *Religions du Monde*, éd. Bloud et Gay, Paris, 120 p.
- ORLANDI, A. (2013) : *Dionysos dans les éclats du miroir*, éd. Mimesis, Paris, 194 p.
- PONTOPPIDAN, A. (1997) : *Le Cèdre*, Actes Sud, Paris, 88 p.
- POSENER, G. (collaboration : SAUNERON, S. ; YOYOTTE, J.) (sans date) : *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, éd. F. Hazan, Paris, 324 p.
- RICHER, J. (1995) : *Géographie sacrée du monde grec*, éditions de la Maisnie, Paris, 357 p.
- RICHER, J. (1985) : *Géographie sacrée dans le monde romain*, éditions de la Maisnie, Paris, 462 p.
- SCHAUB, G. (2012) : *Cedrus Libani. The Cedar of Lebanon*, texte et photos, éd. Fine Arts Beyrouth, 143 p.
- SADEK, D. (2011) : *Le Cèdre du Liban*, texte et photos, éd. Image 22, Beyrouth, 234 p.

- SNEIFER, R. (2014): *Benta^cel, fille de l'alphabet*, Paris, Paul Geuthner, 146 p. (Postface de C. Tourastier, pp. 147–159).
- STARCKY, J. (1982): « Le Liban et l'écriture alphabétique », pp. 21–32, incluant les textes de P. Bordreuil pp. 31–32, in *Le livre et le Liban* sous la direction de C. Aboussouan, Beyrouth.
- STEPHAN, F. (1996): *Les Ivoires phéniciens. 2000 ans d'art en Orient*, Bibliothèque de l'Université Saint-Esprit, Kaslik (Liban), 266 p.
- Liban, l'autre rive*, catalogue d'exposition (1998), éd. Flammarion, Institut du monde arabe, Paris, 318 p.